

## CONTE FANTASTIQUE

Ce soir-là, Dorian récita *Lucy*, de Wordsworth. Je l'écoutais en buvant ma bière. La mort d'une jolie fille est toujours triste. Et voilà ce que nous dit Betsy alors que nous étions assis, Dorian et moi, devant la cheminée de la salle d'auberge, comme nous faisons souvent, pour échapper à la solitude de nos chambres, les soirs d'hiver :

- J'ai connu une Lucy, moi qui vous parle. Et personne ne sait non plus où elle repose.
- Vrai, Betsy ? Elle était jolie ? demanda Dorian. Racontez-nous ça.

Betsy nous resservit de la bière. Les rideaux étaient tirés sur la nuit froide et tout le temps qu'elle parla, je regardai la flamme remuer dans l'âtre.

Il y a des années, dit Betsy, je ne travaillais pas ici, mais dans le nord, près de l'Écosse, au presbytère de Brampton. Le pasteur s'appelait Mac Duff comme dans Shakespeare, je dis ça, je ne connais rien à Shakespeare, mais c'est le pasteur qui en parlait toujours ; il en était très fier. Il disait que son ancêtre avait rencontré Shakespeare, qu'il lui avait servi de modèle, William Macduff, c'était le nom du pasteur. C'était un homme affable, mais qui ne parlait pas beaucoup, un véritable Écossais, fier d'être Écossais, comme ils le sont tous. Il faisait des soirées de lecture de la Bible au presbytère, il exigeait que j'y sois moi aussi, et quand il lisait certaines descriptions de l'enfer, il y mettait un certain ton si bien que les cheveux se dressaient sur ma tête. Sa femme, Rosamund, était une gentille femme, plus toute jeune, brune et maigre, qui portait des manches à poignets de dentelle et il y avait deux jeunes demoiselles, Mary et Lucy. Elles étaient brunes comme leur mère, avec des bandeaux bien lissés et de jolis visages de porcelaine. Lucy était la plus jeune. Je l'aimais beaucoup. Et vrai, monsieur Dorian, elle était jolie comme un cœur.

Toujours est-il qu'à part ces lectures pendant lesquelles le pasteur essayait de nous effrayer avec l'enfer, la vie n'était pas trop dure. Les demoiselles faisaient la charité et tout le monde les aimait à Brampton. La famille était respectée, du moins c'était ce que je pensais car je ne sortais pas beaucoup.

Jusqu'à ce Noël de l'année 184\*.

L'hiver de cette année 184\* fut particulièrement froid. Dans les jours qui précédèrent la naissance du Sauveur, la neige se mit à tomber sans arrêt. Elle arrivait au milieu de la porte. Au début, c'était beau, mais après, c'était devenu presque inquiétant ; il neigeait de jour comme de nuit. Vous regardiez le ciel en espérant que ça s'arrête et il tombait toujours les mêmes gros flocons mous. La couche arrivait à hauteur des chevilles. Elle empêchait d'ouvrir les portes.

– Betsy, me dit le pasteur, je me demande si la mer d'Écosse ne va pas geler elle aussi. Souvenez-vous bien, en Écosse, tout est possible.

Je savais bien qu'il plaisantait, mais je n'étais pas trop rassurée.

Heureusement, la neige s'arrêta vers midi, la veille de Noël. Le froid était glacial. Le pasteur put se rendre à l'église où la chorale devait répéter des hymnes. J'eus du travail pour nettoyer le presbytère car nous avions des invités pour le réveillon : le docteur Bennett devait venir avec sa femme, le sacristain aussi, et il devait y avoir le jeune monsieur John Huth qui était un peu poète, un peu séducteur, comme vous, monsieur Dorian ; on disait qu'il plaisait bien à Lucy.

Je m'affairai toute la journée, et vers six heures, nous dressâmes la table avec les demoiselles. Nous étions très gaies, j'étais jeune moi aussi, j'étais toute contente de voir monsieur John Huth, je vous l'ai dit, c'était ma première maison, le pasteur n'avait pas une grosse fortune, c'était une table modeste, mais pour moi, vu l'endroit d'où je sortais, c'était mieux qu'un palais. J'étais fière comme si ç'avait été chez moi, mon propre salon, avec ses beaux portraits d'ancêtres, son papier peint jaune, les verres en cristal que nous avions placés devant chaque assiette, Mary,

Lucy et moi en faisant des plaisanteries sur monsieur John Huth et en riant comme de petites folles.

La nuit tomba très tôt ; la lumière chaude qui sortait par la baie de la salle à manger éclairait la belle couche de neige bombée au dehors. Les cristaux brillaient. Je la regardais chaque fois que je me rendais à la salle et je me disais : comme c'est beau ; vous comprenez : comme c'est beau de voir la neige bien à l'abri, de l'intérieur.

Vers dix heures, madame Rosamund descendit et nous fit des compliments pour la table ; elle avait mis sa meilleure robe de velours d'un rouge sombre qu'elle avait couverte d'une pelisse à col de lapin.

Je devais garder la maison et finir d'apprêter le dîner.

À onze heures, ils partirent tous pour l'église. L'église n'est pas loin, mais vu l'épaisseur de la neige, le pasteur avait fait atteler pour que ces dames ne prennent pas froid, et la calèche avait été garnie de peaux de mouton.

Lucy m'embrassa et me dit : Betsy, sois sage, nous allons prier pour toi. Je les vis monter l'une après l'autre dans la calèche, madame Rosamund d'abord. Ma foi, messieurs, c'est la dernière image que j'ai d'elles, Mary et Lucy, enveloppées jusqu'au nez dans leur châle à cause du froid extrême. La jument enfonçait jusqu'au genou, elle eut un peu de mal à avancer au début. Mais finalement, tout le monde partit.

La compagnie devait revenir après le service et d'après ce que j'avais compris, on ramènerait directement monsieur John Huth et le docteur Bennett.

Je restai seule au presbytère, surtout à la cuisine. Mon oie dorait et devenait de plus en plus appétissante. Je l'arrosais régulièrement. Je dressai des oranges et des noix dans une coupe. Je crois qu'il neigea encore un peu, – et je devrais dire qu'il neigea beaucoup, car quand je revins dans la salle à manger pour apporter des carafes, et mettre les bougies, les traces pourtant profondes de la calèche avaient entièrement disparu au dehors. Il n'y avait plus aucune trace de la route.

J'entendis sonner minuit. Je fus remplie de joie, car notre Sauveur était né. Je m'affairai d'autant plus que la compagnie n'allait pas tarder à revenir. Je dressai l'oie sur un plat, disposai le pudding, puis, comme je n'avais rien à faire, je m'assis dans la salle pour observer, non sans satisfaction l'effet produit. La table était magnifique. Les verres reflétaient la lumière des flammes des bougies. J'imaginai l'effet que produiraient les coupes d'orange, la belle lumière chaude à ceux qui viendraient du froid du dehors, je m'en réjouissais comme si c'était à moi qu'on allait faire la surprise.

La demie sonna. Il ne neigeait plus. Je courus à la cuisine mettre un tablier propre, puis je revins dans la grande salle ; je commençais à surveiller sans arrêt le dehors, bien vainement d'ailleurs, car la nuit était noire comme du goudron. Au delà du reflet doré de notre fenêtre, la neige était d'un bleu froid, un peu phosphorescent, et tout ce que je voyais c'étaient les formes des deux sapins à l'entrée du cimetière, le vent avait dû les débarrasser des amas de neige qui les couvraient ; ils me parurent très noirs.

Vous savez comment c'est : on a toujours l'impression que le temps s'éternise quand on attend, et, ma foi, comme j'attendais, je sentis pour la première fois que j'étais seule dans la maison. Je montai à l'étage pour voir d'une fenêtre si j'apercevrais au loin la calèche, mais je ne vis rien.

Pour me donner du cœur, je me mis à chanter de vieilles hymnes de Noël, j'allais et venais, je ne pouvais m'empêcher de retourner à la salle où la table dressée avait l'air d'attendre comme moi, elle avait perdu un peu de sa superbe, les couverts me parurent dessiner la place vide de chaque convive, les chandelles se consumaient, je me demandai s'il fallait les éteindre mais je ne m'y résignai pas. Je me disais que la lumière les ferait venir.

Une heure sonna. C'est alors qu'il se passa quelque chose. Je ne sais pas si vous allez me croire, et, des années après, je me demande encore si ce n'était pas une illusion, j'avais les yeux fixés sur le dehors, je regardais à m'en faire mal à la tête, et j'eus un instant l'impression que la chaise du bout de la table, celle du pasteur Mac Duff, qui devait présider, se trouvait *dehors*, j'eus l'impression que la vitre s'était ouverte. Entendez-moi bien, je ne sais pas comment cela s'était fait : la vitre n'était pas brisée ; je ne voyais aucune trace de changement, la vitre n'était pas non plus ouverte. Je n'avais pas froid, ce qui se serait produit si pour une raison ou une autre, un oiseau par exemple, elle s'était cassée. Je réfléchis : avec le froid, il n'y avait pas d'oiseau ; je n'avais pas le sentiment que l'air entraît, c'était moi sans doute qui me sentais glacée de l'intérieur, pour cette raison il me semblait que la vitre s'était volatilisée, qu'il n'y avait plus de paroi entre la pièce et le jardin, je me dis : c'est une illusion, quelquefois, vous savez bien, quand une fenêtre est parfaitement nettoyée, on peut croire qu'il n'y a rien, qu'une pièce s'ouvre sur le dehors, et c'était d'ailleurs l'un des charmes de cette grande baie vitrée du presbytère, je la nettoçais toujours avec soin : madame Rosamund s'y mettait avec son ouvrage pour être bien éclairée.

Je fermai les yeux, les rouvris, mais là il me fut impossible de croire à la fatigue ou à une illusion, car je *vis*, messieurs, comme je vous vois, je vis nettement que la table avait glissé (je ne trouve pas d'autre mot) : j'en eus confirmation parce que les pieds de la chaise du bout se trouvaient plantés dans la neige ; je les voyais très bien parce qu'ils étaient dans la lumière ; je ne sais pas à quel moment cela s'était fait, mais les barreaux étaient déjà recouverts d'un dépôt, comme la barrière, comme les branches des sapins.

Je retournai dans la cuisine. Mon oie était froide. Je m'assis, j'essayai de réfléchir. Je n'avais entendu aucun bruit, même pas celui des cloches. À Brampton, l'église est assez loin du presbytère. Je réfléchis que c'était une des particularités de la commune, mais je ne comprenais pas pourquoi ils n'étaient pas rentrés. Le service était fini depuis longtemps. Étaient-ils passés prendre un chocolat ou un verre d'ale chez le docteur Bennett ? Le pasteur aurait pu renvoyer la calèche pour me prévenir.

Je me mis à pleurer, j'entendis un nouveau coup qui devait marquer la demie, je ne savais plus de quelle heure.

Je fis un énorme effort sur moi-même et décidai de revenir à la salle. Je tremblais de tous mes membres, il y faisait beaucoup plus sombre ; certaines chandelles s'étaient éteintes. La cire collait la nappe, j'espérais que mon impression récente allait se dissiper mais quand je levai les yeux, je poussai un hurlement : monsieur le pasteur était assis, seul, sur la chaise du bout de la table qui se trouvait toujours *dehors*, je ne pouvais pas appeler ça autrement que *dehors*, dans la neige de l'autre côté de l'invisible paroi de la vitre (mais il n'y avait plus de vitre). Son large vêtement noir était tout poudré. Il y avait des flocons sur ses épaules, son visage était blanc comme un linge. Il me fixait. Il avait à la main la Bible d'où il sortait ses terrifiants récits de l'enfer.

Je reculai sans le quitter des yeux. Dans la cuisine, j'attrapai ma pelisse et sortis comme je pus par la porte de service, j'essayais de courir, mais mes jambes tremblaient ; je longeai le cimetière que je pus éviter, car les branches des croix, couvertes de blanc se découpaient nettement sur la nuit très sombre ; je courus sur ce que je pensai être la route (mais les routes étaient depuis longtemps effacées). Mes jambes enfonçaient jusqu'au genou, je les retirais, j'étais remplie d'une force terrible, j'avançais comme une folle dans ce que j'espérais être la direction du village ; je me retournais souvent, mais personne ne me suivait.

Finalement, à bout de souffle, je vis disparaître la lumière du presbytère, la nappe dorée que projetait la baie vitrée sur le manteau de neige dans laquelle j'avais vu se tenir le pasteur Mac Duff. Je crois que je marchai ainsi mécaniquement pendant des heures plusieurs miles dans cette terrible nuit de Noël de l'année 184\*. Je dis cela car, croyant marcher vers le village, je m'en éloignai certainement au point de me perdre.

Je finis quand même par arriver à une maison.

Vous imaginez avec quel soulagement je vis cette maison : la fenêtre était éclairée comme celle du presbytère, mais j'entendis des voix humaines ; la buée sur les vitres montrait qu'il faisait chaud à l'intérieur. En m'approchant, j'entendis du bruit, des chansons, on terminait de réveiller et on dansait. Il y avait tant de bruit qu'il fallut que je frappe plusieurs fois. Je n'avais rien mangé, je n'avais presque plus de force, et quand enfin, la porte s'ouvrit sur une odeur d'oie rôtie, je m'évanouis.

Je me réveillai le lendemain dans une chambre très propre. On m'avait mis une bouillotte dans mon lit et quand j'appelai, une femme m'apporta du café bien chaud et du pain.

Je contai ma mésaventure, et demandai si quelqu'un avait eu des nouvelles du pasteur Mac Duff et de sa famille, mais personne dans cette maison ne connaissait le pasteur Mac Duff, et, ce qui me parut plus curieux, personne ne connaissait Brampton. Le village où j'étais arrivée ne pouvait pourtant pas se trouver très loin puisque je l'avais atteint par la marche à partir du presbytère.

La femme appela son mari : ils eurent une conversation. Ils me dirent que j'avais eu une commotion, qu'il fallait que je me repose, que le froid extrême dans lequel j'avais marché avait dû me causer une sorte d'hallucination. Son mari me confirma qu'il n'avait jamais entendu parler ni de ce village du nom de Brampton, ni du pasteur Mac Duff.

Le médecin vint ; il pensa que j'avais de la fièvre, m'ordonna le repos et me prescrivit une potion.

Je vis bien par la suite qu'ils avaient soin de ne jamais mentionner ces noms-là devant moi, et que si j'y revenais, ils détournaient la conversation.

Quand je fus remise, je quittai la région et retournai en Cornouailles, mon pays d'origine. Vous me croirez si vous voulez, mais je ne cherchai pas à revoir Brampton.

Je n'ai jamais revu le pasteur Mac Duff. Pour moi, il s'est perdu dans cette neige avec sa famille comme je me suis perdue en pensant arriver au village. Quelquefois, surtout la nuit de Noël, je me dis qu'il erre encore quelque part, avec madame Rosamund et ses filles, ma chère Lucy, et j'ai le cœur serré à l'idée que pour une raison qui m'échappe, ils n'aient jamais trouvé de repos, qu'il n'y ait dans aucun cimetière une pierre à leur nom.

Les gens qui m'ont recueillie dans cette nuit terrible m'ont conseillé de repartir, ils m'ont dit que le presbytère de Brampton n'avait jamais existé que dans mon esprit. Qu'il n'y avait jamais eu aucun pasteur du nom de Macduff. Je pense qu'ils m'ont prise pour une folle.

Pourtant, messieurs, je vous jure, j'ai travaillé chez lui, je me souviens si bien de la maison avec ses couloirs sombres, de la salle à manger dont j'avais si souvent briqué la large fenêtre jusqu'à ce qu'elle soit si parfaitement transparente, et de mesdemoiselles Mary et Lucy avec leurs bandeaux noirs et leurs jolis visages de poupées de porcelaine. Je ne peux pas croire que ce soit un rêve. La vie n'est pas un rêve.

Je regardai le feu, et Dorian récita lentement : « Life is but a walking shadow ».

Dominique Barbéris

Retrouvez toutes les publications du service culturel sur  
<http://www.culture-sorbonne.fr/publications/>